

Abonnements.

CANADA.
Un An.....\$1.00
Six Mois..... 0.60

ETATS-UNIS.
Un An..... 1.10
Frais de Poste compris.
(Payable d'avance.)

Les lettres d'argent devront être enregistrées.

Aime Dieu et va ton chemin.

LE JEUNE AGE.

Paraissant les 1er et 15 du Mois.

Administration.

Tout correspondant devra être adressé à F. X. BOLEAU, Instituteur, et Editeur-Propriétaire, à Pointe-Gatineau, P. Q.

Les Annonces sont publiées à raison de 8 cents par ligne, pour la première insertion, et le quart du prix pour chaque insertion subséquente.



SAINT-FRANÇOIS DE SALES DE LA GATINEAU.

15 Novembre 1878.

Chronique.

Mon collaborateur, M. Smith, a écrit dernièrement une excellente page sur le luxe. Je voudrais la voir arriver jusqu'à ceux et celles qui s'énervent déjà à l'occasion de l'arrivée du Marquis de Lorne.

—Lors des dernières grandes réceptions de Lord Dufferin et en vue de la Session qui approchait, les dames d'Halifax avaient exhibé leurs toilettes dans les principales vitrines de leur ville. On avait poussé le ridicule jusqu'à y placer un écriteau avec ces mots : *pour rivaliser avec Ontario!*

Ottawa fut la ville privilégiée, la salle du Sénat le terrain de l'Exhibition.

La compétition fut sérieuse. Les fashionables de toutes les provinces s'y étaient donnés rendez-vous et semblaient au comble du bonheur.—La presse devait juger. Les journalistes étaient recherchés, cajolés; on leur offrait force photographies des concurrentes.

—Les pères présentaient leurs filles, les maris leurs femmes. On intriguait comme en temps d'élections générales. Il y avait des heures mises à part pour pratiquer les trois saluts d'usage.—Les parents formaient par anticipation l'auditoire; le père et la mère étaient pour le moment Leurs Excellences.

L'écueil, c'était de se laisser intimider. —Le jour venu, on ne fut pas lent à donner aux journaux une description soignée de sa toilette.

Celle de Madame B..... avait coûté mille, deux mille et même trois mille piastres! Cela ne se disait pas seulement au fuyau de l'oreille, comme bien on le pense, mais courait la rue.

Il n'est résulté de tout cela que des déceptions, des jalousies, des médisances, des lazis.

—Combien de familles, dans cette orgueilleuse ville d'Ottawa, se mirent à la gêne pour des années afin d'attirer un quart d'heure d'attention publique!

Il y eut—ce jour là—une hausse considérable dans la vente des miroirs.

On s'étonne qu'il y ait tant de partisans de la protection dans la Capitale!

Je trouve l'opinion fort naturelle chez nos coiffeurs, nos bottiers, nos bijoutiers et autres.

Nous sommes ici, durant trois mois d'hiver, le théâtre où se joue la plus absurde comédie, la farce la plus inouïe.

Ottawa est l'arène où s'entrechoquent les rivalités sectionnelles, provinciales et locales—dans le monde de la toilette comme dans celui de la politique.

Le gouvernement paie le luminaire pour faire valoir tout cela; c'est lui qui doit éclairer cet étalage du monde officiel et donner du relief aux toilettes de ces précieuses ridicules.

Jusqu'ici, je voulais bien croire que les femmes seules eussent la tête tournée.—

Voici que les hommes se mettent de la partie.

—Québec, Montréal et Ottawa se lancent à qui mieux mieux des cartels à l'occasion de l'arrivée du Marquis de Lorne. On fait des assemblées publiques dans la métropole commerciale pour aviser aux moyens de construire un château pour le gendre de Sa Majesté.

Les Montréalais disent que le plus bel endroit du pays c'est le pied de leur nouveau parc; les Québécois prétendent que leur citadelle est un site unique; —Ottawa regarde faire en souriant. Pauvres gens! ils oublient que la résidence entre pour bien peu de chose et que l'objectif c'est de payer les dépenses.

S'ils étudiaient les comptes publics, ils constateraient que le gouvernement, qui paie les pots cassés de Son Gouverneur, a assez, trop même d'un Rideau Hall.

Pensent-ils que le pays va tenir et mentir à la fois Rideau Hall, le château projeté de Montréal et la citadelle de Québec?

Il resterait encore quelque chose d'assez embarrassant : la difficulté pour le nouveau gouverneur de les habiter tous trois à la fois!!!

Non, pas de bile, s'il vous plaît!

Le Gouverneur Général ne peut s'éloigner de la Capitale durant la session, c'est-à-dire durant quatre mois de l'année. Puis, pour ce qu'il en reste, il optera, à l'instar de son Prédécesseur, pour le vieux pic de Québec quand arrivera la Canicule.

Alf. EVANTUREL.

Les Colons.

S'il est une chose qui attire en ce moment notre attention, c'est bien l'avenir qui est réservé à nos colons; il nous semble que leur position est assez digne d'intérêt pour y consacrer nos réflexions et envisager avec bienveillance le rôle que ces colons ont joué en Canada depuis plus de deux siècles.

Sous les Romains on appelait *colons* une classe d'hommes qui cultivaient la terre pour autrui et en partageaient le produit avec le propriétaire. La condition du colon était assez misérable. On distinguait les colons de naissance, c'est-à-dire nés d'un père colon; les colons par prescription, c'est-à-dire qui avaient vécu plus de 30 ans comme colons sur la terre d'autrui; et les colons par convention ou volontaire. Aujourd'hui, dans les colonies françaises, on appelle *colon partiaire* un fermier qui prend une terre à bail sous la condition d'en partager les fruits avec le propriétaire.

Les différentes migrations qui occupent notre territoire se livrent assez généralement à l'agriculture. Notre sol si admirablement doté par la nature offre des espaces immenses qui sont de temps à autre arpentés par ordre de nos gouvernements provinciaux, et, tel colon désirant s'établir dans notre pays, acquiert, selon ses moyens, le terrain duquel il doit retirer tout d'abord les produits nécessaires à son existence.

C'est une rude tâche de travailler un terrain en bois debout. Il faut s'armer d'une bien grande énergie pour affronter la nature en face, c'est-à-dire frapper avec la hache des arbres plus que séculaires, tracer un chemin dans la forêt vierge et vivre sans soucis sous un climat souvent fort rude. C'est ainsi cependant que nos premiers colons se sont distingués en Canada; c'est grâce à leur énergie, à leur sobriété et à leur patience que nous admirons aujourd'hui

d'hui les travaux de nos ancêtres. Etaient-ils seuls dans l'action? Non.

Pas n'est besoin de rappeler ici que les premiers colons eurent pour guides les serviteurs de Dieu. Des missionnaires aussi admirables par leur dévouement que par la foi marchèrent les premiers, la croix en main, dans nos vastes forêts indiquant à chacun sa tâche et les excitant au travail par leurs conseils et la prière.

De l'Atlantique au Pacifique, partout vous voyez des colons. Qui vient de l'Irlande, qui de l'Ecosse, qui de la Belgique, qui de la France, qui de la Russie, etc. Tous apportent sa part de labeur sur notre sol et en fait sortir de magnifiques récoltes. Est-il un rôle plus noble, plus élevé donné à l'homme sur cette terre que celui de coloniser un pays et de contribuer chacun selon ses forces à ses progrès et d'y répandre par l'action de tous un bien-être complet! Ah! n'oublions point les services qu'ont rendus nos pères sur le sol canadien. L'histoire nous offre assez de faits pour que nous nous fassions un devoir d'honorer leur mémoire.

Dans notre état social, nous devons beaucoup faire pour les colons. Est-ce la population des villes qui consentirait à s'en éloigner pour défricher des terres? Habités à ne pas savoir souffrir, à ne pouvoir endurer l'inclémence du temps, à ne point connaître une privation quelconque, l'homme de la ville dédaigne presque le colon; et cependant celui-ci le fait vivre! Si enfin le colon pénètre dans la forêt, pour quelle raison? Non-seulement c'est pour s'y créer un bien-être relatif mais aussi pour exploiter son terrain et en faire profiter autrui. Est-ce un industriel qui va planter sa tente en pleine forêt? Non. Le colon d'abord, l'industriel après. Or le colon peut se passer de l'industriel mais celui-ci ne peut se passer du colon. Et si nous avions une prérogative à accorder à l'un des deux, nous honorerions le colon, parce que, lui, mérite la reconnaissance de tous ses concitoyens par son abnégation et son courage.

On doit donc protéger les colons autant que faire se peut. Et le fait est si vrai que nos Evêques encouragent la colonisation. Encourager la colonisation, c'est de fait protéger le colon.

Chose singulière! Tant que les affaires marchent rondement dans notre beau pays, on s'occupe fort peu de la colonisation et guère plus des colons; mais aussitôt qu'une crise commerciale se présente, c'est comme un mot d'ordre donné, la colonisation et les colons font l'objet d'excellents écrits, de réflexions consolantes sur notre avenir. C'est de l'engouement, mais une sorte d'engouement qui ne peut être que préjudiciable aux véritables intérêts de la colonisation. Il faudrait plus de mesure dans cet engouement et surtout une suite non-interrompue de raisonnements, de conseils tout en faveur de diverses organisations qui demandent beaucoup plus de réflexions, d'étude et de pratique qu'on ne se plaît généralement à le penser. Il n'y a point de temps de perdu bien certainement; mais s'il y a quelques protections à accorder aux colons, c'est évidemment maintenant qu'il serait nécessaire d'apporter toute son attention sur la condition souvent précaire d'un bon nombre des leurs. C'est à nos gouvernants de s'enquérir des faits, de s'entourer de renseignements solides et complets de manière à fixer l'avenir de tous ceux qui travaillent à la sueur de leur front dans l'unique but d'enrichir notre sol en en retirant pour eux-